

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

Jeunes d'autrefois
Jeunes d'aujourd'hui

(1726-1926)

Par le R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.

—
Prix spécial: 10 sous
—

MONTRÉAL

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Direction:

SECRETARIAT DE L'É. S. P.
1075, RUE RACHEL

Administration:

L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

TOUS DROITS RÉSERVÉS

L'année aloysienne

*Elle commence le 21 juin 1926 pour
se terminer le 21 juin 1927*

16 MAI 1926: Premier des six dimanches précédant la fête de saint Louis de Gonzague, le 21 juin. Indulgence plénière, chaque dimanche. Conditions: confession, communion et exercice de piété en l'honneur de saint Louis. On peut gagner cette indulgence n'importe quand dans l'année, pourvu qu'on accomplisse les conditions six dimanches de suite.

13 NOVEMBRE: Fête de saint Stanislas de Kostka. Dans tout le pays, si possible: journée des jeunes. Communion, sermon, bénédiction.

On peut s'y préparer par la communion des dix dimanches précédents. Indulgence partielle chaque fois.

31 DÉCEMBRE, ANNIVERSAIRE DE LA CANONISATION: Grandes fêtes à Rome. Tous sont invités à communier. Le Canada français ne peut manquer d'envoyer, comme toutes les nations catholiques, deux délégués pour ces fêtes.

21 JUIN 1927: Fête de saint Louis. Clôture de l'année aloysienne. Pendant l'année, au temps jugé le plus opportun par Messieurs les curés, les supérieurs ou directeurs, à la suite d'une retraite, ou d'une série d'instructions si possible, signature par tous les jeunes de treize à vingt-quatre ans, du programme de vie catholique.

Le feuilles fournies par Rome peuvent contenir deux cents signatures.

Pour tout renseignement, s'adresser à l'auteur: 1075, rue Rachel Est, Montréal.

HN
31
E34 147
V2 147
1926

JEUNES D'AUTREFOIS

LES pages qui suivent ont été écrites à l'occasion du deuxième centenaire de la canonisation de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka. Ils sont les patrons aimés de la jeunesse. Saint Louis de Gonzague a été proclamé par l'Église elle-même céleste protecteur des jeunes. Figures attachantes autant par l'élément merveilleux dans lequel leurs courtes vies se sont déroulées, que par l'héroïsme de leur sainteté, tous ceux qui se sont donné la peine de pénétrer quelque chose du secret de leurs âmes angéliques se sont laissé captiver; et si le contact avec le divin qu'il y a en eux ne pousse pas toujours jusqu'à l'imitation complète, il engendre toujours au moins une admiration bienfaisante.

Pour comprendre combien le culte de ces jeunes saints s'impose aujourd'hui autant que jamais, il suffit de réfléchir un peu aux circonstances dans lesquelles ils ont vécu.

L'un et l'autre étaient ce que l'on appelle aujourd'hui des fils de millionnaires. Et la fortune qui les attendait était une de ces fortunes assises d'autrefois, soustraite à tous les aléas et à toutes les perturbations qui menacent continuellement les fortunes des grands industriels d'aujourd'hui. Fils de millionnaires, ils étaient moralement sûrs d'être millionnaires à leur tour.

L'un et l'autre avaient connu les fêtes mondaines avec tout le miroitement de leurs plaisirs, de ces plaisirs qui si facilement font perdre la tête à la jeunesse. Et il faut bien avouer que, malgré tout le dévergondage et toute la sensualité des fêtes d'autrefois, elles gardaient tout de même, à cause de la distinction native et de l'éducation

de ces grands seigneurs qui y prenaient part, un décorum, dont l'absence fait moins attrayantes celles de nos salons modernes.

Outre ces plaisirs que la religion condamne, mais que la nature recherche, les millions promettaient à l'un et à l'autre de nos jeunes saints des honneurs dont notre siècle a perdu la notion. Les grands seigneurs d'alors exerçaient sur un grand nombre d'hommes des droits qui n'étaient pas discutés, mais au contraire reconnus comme venant de Dieu lui-même. L'un et l'autre auraient pu jouir et commander.

L'un et l'autre appartenaient à des familles puissantes, qui faisaient sentir leur influence dans les conseils des rois eux-mêmes. L'un et l'autre auraient pu rêver toutes les grandeurs que le monde recherche.

L'un et l'autre pourtant, en dépit des obstacles les plus rudes, en dépit des sollicitations, des pleurs, des persécutions, épris d'amour pour le Christ pauvre et humilié, dans le rayonnement d'une foi ardente, courageux et forts au delà de ce que l'on peut imaginer, héroïques de l'héroïsme des saints, ont compris que toute cette vie mondaine n'était qu'un vain mirage. Et l'un et l'autre allèrent s'enfermer dans le scolasticat — dont on ne sort qu'après de si longues années — de la Compagnie de Jésus, à l'abri des honneurs de l'Église eux-mêmes. Jésuites ils étaient sûrs de n'être ni évêques, ni cardinaux.

Louis, aussi bien que Stanislas, éprouvaient un désir intense de mortifications corporelles. Jeûnes, cilices, disciplines, longues veilles passées dans la prière, voilà ce qu'ils recherchaient au milieu du monde aussi bien que dans la vie religieuse.

N'est-ce pas que dans notre siècle d'aises et de confort, dans notre siècle où la recherche des biens de la terre fait oublier souvent les devoirs les plus essentiels, où la faim et la soif des jouissances éloignent de l'Évangile

du Christ et de sa croix un nombre de plus en plus grand de catholiques, il est bon de se rappeler l'exemple héroïque de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka.

Y en a-t-il beaucoup parmi les jeunes d'aujourd'hui qui, étant pauvres, ne désirent pas la richesse? Y en a-t-il beaucoup qui, étant favorisés des biens de la fortune, songent à s'en défaire?

Y en a-t-il beaucoup qui, sachant s'élever au-dessus des préoccupations terrestres, sachant entreprendre la lutte contre l'égoïsme jouisseur, comprennent qu'ils sont créés pour de nobles destinées, et qu'ils doivent travailler pour l'éternité?

Sans doute il n'est pas nécessaire pour se sauver, de renoncer au monde et de se faire religieux. Il reste pourtant que la générosité qui ne compte pas, quand il s'agit de faire quelque chose pour le Maître, est plus admirable que les calculs bourgeois de ceux qui craignent d'en faire trop.

En tout cas, jeunes catholiques se destinant au monde ou à la vie religieuse, ont besoin par les temps troublés que nous traversons de la protection toute surnaturelle de leurs saints patrons, s'ils veulent vivre leur catholicisme. L'exemple de Louis et de Stanislas est un réconfort nécessaire pour tous.

Les tentations des jeunes de nos jours, ils les ont connues, ils les ont surmontées. Ils sont passés au milieu du monde corrompu et corrupteur en gardant intact le pur lis de leur innocence. C'est que leur âme était profondément imprégnée des principes de notre foi, extraordinairement attentive à répondre à toutes les inspirations d'en haut. Il ne faudrait pas croire, en effet, que Stanislas perdant connaissance parce que l'on racontait devant lui une histoire un peu leste, refusant de suivre son frère et son gouverneur au théâtre ou au bal,

que saint Louis, faisant de vifs reproches à un seigneur qui se permettait un langage trop libre, ou n'osant baiser l'ombre d'une jeune fille sur un mur dans un jeu de société, que l'un et l'autre réduisant leurs corps en servitude, ou faisant le vœu de virginité, agissaient inconsciemment. Ils pressentaient le danger menaçant pour leur vertu, ils avaient de divines intuitions, qui leur faisaient chercher dans la pratique héroïque des vertus si oubliées de pudeur et de modestie, la sauvegarde de la vertu de pureté.

Ils n'ont pas connu les chutes déplorables; mais ils ont su s'en préserver par énergie surnaturelle, par esprit de foi. C'est là ce qui manque le plus au vingtième siècle, et voilà pourquoi le culte de saint Louis et de saint Stanislas s'impose plus que jamais.

C'est dans cette pensée que des représentants des différents collèges de Rome, s'unissant aux représentants des congrégations religieuses qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse ont formé sous la présidence de S. E. le cardinal Basile Pompili, Vicaire de la Ville Éternelle, un comité, qui se propose de commémorer dans le monde entier le deuxième centenaire de la canonisation de saint Louis et de saint Stanislas. C'est le 31 décembre 1726 que le Souverain Pontife Benoît XIII, de l'ordre des Frères Prêcheurs, inscrivit aux fastes des saints les deux angéliques jeunes gens. Ce que l'on veut, c'est bien moins céder à la coutume de tout commémorer sans discrétion, que saisir l'occasion de renouveler dans la foi et la ferveur les jeunes du monde entier.

En particulier, le comité romain a demandé à Nos Seigneurs les Évêques de nommer quelqu'un qui dans chaque diocèse s'occupât de la célébration du centenaire.

Le comité veut amener tous les jeunes catholiques en les y préparant, autant que possible, par une retraite, ou une série de conférences, à embrasser un programme ou

certaines résolutions de vie chrétienne, à l'exemple de leurs saints patrons. Ces résolutions — dont on trouvera le texte plus loin — les jeunes seront invités à les signer.

Ces feuilles reliées convenablement, seront ensuite envoyées à Rome, montrées au Souverain Pontife, puis déposées sur l'autel de saint Louis.

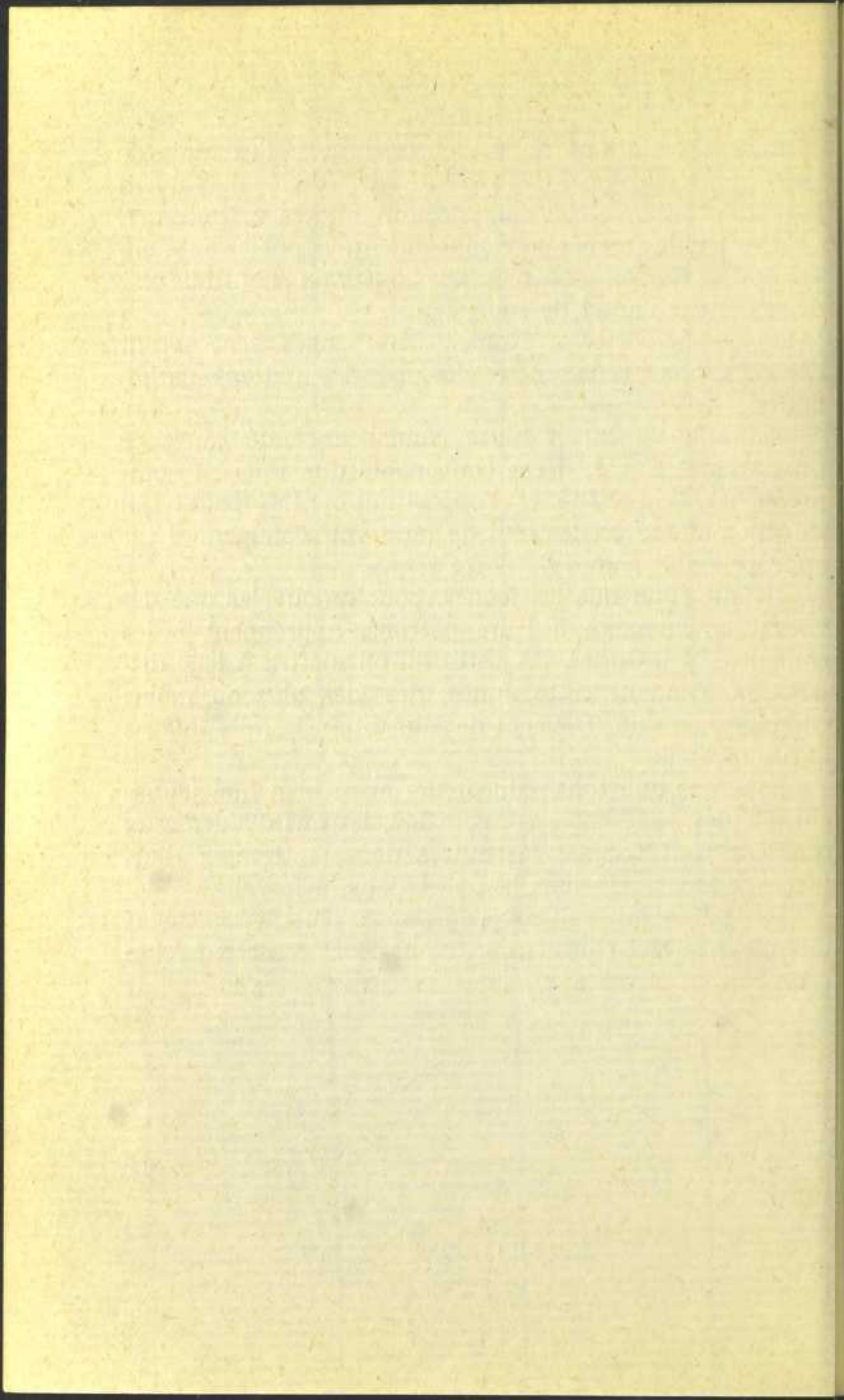
Pour les porter à Rome, deux jeunes gens seront délégués pour représenter chacune des nations catholiques.

Afin de signer en toute connaissance de cause ce programme de vie, il est convenable que tous en comprennent la nécessité et l'opportunité. Les pages qui suivent ont été écrites afin de faire voir comment il est approprié aux jeunes de notre temps.

Il faut enfin que les jeunes, pour renouveler une dévotion languissante à leurs patrons, apprennent à les connaître, à les prier. A cette fin on mettra à leur disposition, pendant cette année, des vies plus ou moins complètes de saint Louis et de saint Stanislas, des images et des médailles.

Espérons que tous, éducateurs aussi bien que jeunes catholiques, saisiront cette occasion, les uns d'aider ceux qui leur sont confiés, les autres de se retremper dans l'esprit surnaturel, dans la foi et dans la ferveur.

Les pages qui suivent s'adressent plus spécialement aux parents, aux éducateurs. Nous osons espérer qu'elles seront utiles même aux jeunes gens.



JEUNES D'AUJOURD'HUI

La foi de nos jeunes est-elle menacée ?

LA foi de nos jeunes est-elle menacée? Cette question si grave pour tous ceux qui s'intéressent à nos jeunes gens, pour les éducateurs et pour les parents chrétiens, pour tous ceux qui croient à la mission apostolique du Canada français, je l'ai posée depuis quelque temps à un grand nombre de personnes. Tous n'y répondent pas de la même manière; mais des évêques, des mères chrétiennes, des jeunes gens — et ils sont bons juges — ne craignent pas de dire leurs appréhensions. Il semble que nous passons par une crise où nos jeunes ont à faire face non seulement aux tentations honteuses, mais à des attaques plus ou moins directes contre la foi elle-même. C'est la mentalité qui change, c'est la manière de juger hommes et choses, droits et devoirs, qui se modifie. On professe encore que l'on croit tout ce que l'Église croit et enseigne et bien rares sont ceux qui posent à l'impiété frondeuse. Mais sur un grand nombre de points, on parle et on agit comme si on ne croyait pas.

Indiquer quelques symptômes du mal, essayer d'en déterminer les causes principales, chercher quelques remèdes, voilà l'objet de ces pages.

Ce que le mal n'est pas

Et tout d'abord — pour prévenir ceux qui seraient tentés de nous accuser d'un pieux pessimisme — rappelons que nous ne sommes pas un peuple d'intellectuels.

Pas plus que nos voisins des États-Unis, nous ne vivons dans un monde adonné aux idées générales. Nos pères ne lisent pas beaucoup, et les rares familles qui se piquent d'être intellectuelles sont celles qui se tiennent au courant du dernier roman paru, qui lisent quelques revues littéraires, qui suivent quelques conférences. Ceux-là mêmes qui sont devenus de véritables compétences dans leur profession, n'ont pas d'ordinaire cette culture profonde de l'esprit qui permet de saisir la cause dans l'effet, le principe impliqué dans l'acte, la théorie supposée par le fait, les relations d'une science avec une autre.

Aussi notre foi n'est-elle pas exposée à ces crises de doute religieux qui ont bouleversé jusqu'au fond de l'âme certains représentants des vieilles civilisations européennes. Ne nous en plaignons pas trop. Il est des philosophies qui, sous l'apparente profondeur des mots et des concepts, indiquent un vrai recul de l'esprit humain. Elles supposent un milieu cultivé, elles ne le constituent pas; et ce sont ces philosophies-là qui, sur l'ancien continent, ont jeté dans les angoisses du doute tant de belles intelligences.

I. — LE MILIEU OÙ VIT LE JEUNE HOMME

Où est le mal ?

Mais si un mal ne nous menace pas, nous aurions mauvaise grâce de dire que nous sommes à l'abri de tout danger. Il est une philosophie qu'on ne trouve pas dans les livres savants, mais qui nous est prêchée sans cesse par le journal jaune, par le cinéma, par le magazine, par le touriste, par le citadin en villégiature et c'est la philosophie de la jouissance.

Jouis, ne cessent de crier tous ces représentants du progrès moderne, de la civilisation moderne, *jouis* par tous les moyens, *jouis* comme si c'était là le but unique de

la vie, *jouis* sans t'occuper des vieux commandements de Dieu qui défendent le vol et l'impureté, le meurtre et le parjure, qui prescrivent l'amour de Dieu et du prochain, l'obéissance aux parents et à tous les représentants de l'autorité. *Jouis*.

Y a-t-il quelque chose qui soit plus en contradiction avec l'Évangile du Christ, avec les enseignements de l'Église ?

Et croit-on que cette prédication de la jouissance, répétée de cent manières chaque jour, peut ne pas modifier la mentalité de ceux qui l'écoutent ?

Ne nous le cachons pas: nos ouvriers comme nos hommes de profession libérale, nos cultivateurs comme nos industriels, nos pères et mères de famille comme nos étudiants et nos collégiens, ne voient pas sans en ressentir une profonde impression tout ce côté païen de la vie moderne qui nous est montré ? Tout autour de nous proclame la souveraine puissance de l'argent, le bonheur de vivre en marge des commandements, l'héroïsme des voleurs et la noblesse des divorcés, le ridicule de la fidélité conjugale ou de l'amour chrétien, et nous serions à l'abri de ce poison ? Voleurs et ivrognes, viveurs et acteurs ont tous sur la figure ce sourire américain, stéréotypé, copié des panneaux-réclames, contraction des lèvres bien plus qu'expression d'âme, mais qui, à sa manière, dit la joie de vivre dans l'insouciance de la destinée éternelle, et l'on pourrait croire que cette prédication constante ne modifierait pas petit à petit les notions reçues au petit catéchisme ? Non, il y a là un danger, trop facile hélas ! à constater.

N'est-il pas évident que, si nous comparons les idées d'aujourd'hui à celles d'il y a quarante ans, nous sommes obligés d'avouer que notre esprit de foi n'a plus cette pureté, cette solidité d'autrefois.

Le mariage

La pensée du divorce par exemple ne produit plus ce sentiment d'horreur et de révolte qu'elle faisait naître chez nos pères. Sans doute nos époux ne songent pas encore à divorcer, mais ils se sont habitués à voir divorcer les autres, dans les petites vues, dans les romans, dans la presse à sensation.

Nous croyons encore, comme l'Église le croit et l'enseigne, que le mariage a ses lois, tracées par le Christ lui-même, mais dans un grand nombre de salons, de clubs, de bureaux, on s'en moque, sans penser à mal d'abord; puis l'objection entendue, répondant aux instincts secrets de la nature corrompue, pénètre dans l'esprit, y prend la place de principes catholiques trop peu approfondis et y détruit l'esprit de foi. L'on croit, mais l'on parle et l'on agit comme si l'on ne croyait pas.

Obéissance, pudeur, modestie

L'on croit, comme l'Église, en l'origine divine de l'autorité, en la beauté de la vertu de pureté, sauvegarde de nos foyers, garantie de bonheur pour nos familles. Mais que l'autorité ecclésiastique, la plus auguste sur terre, se mêle de défendre contre la mode les vertus de pudeur et de modestie, remparts de la chasteté, les critiques contre l'autorité elle-même et ses droits se multiplient. Et dans certains milieux, l'on n'entend plus parler que de l'ignorance, de la pudibonderie et de l'hypocrisie des prêtres. Où est, en tout cela, le solide esprit de foi de nos pères? Et sur ce sujet de l'autorité, comment ne pas constater que les parents de plus en plus semblent avoir honte de réclamer ce premier de leurs droits qui est de commander. L'exigence de ce droit n'est-elle pas leur premier devoir? On comprend que des parents qui ne se soumettent plus aux com-

mandements, qui ne reconnaissent pas l'autorité des autres représentants de Dieu sur terre, qui ne respectent pas leur propre autorité et qui ne commandent ou ne punissent que dans des mouvements d'humeur, soient mal venus et se sentent gênés de parler ensuite au nom de Dieu. Mais cet état d'âme dénote une foi, un esprit de foi languissant.

Le caractère sacerdotal

L'on croit encore que le prêtre est l'ambassadeur du Christ et que le caractère sacerdotal, en lui conférant une dignité suréminente, lui permet d'attendre de Dieu des grâces toute spéciales de perfection et d'apostolat.

Et pourtant comme l'on prête facilement l'oreille à tout ce qui est attaque, accusation ou insinuation contre le clergé!

Il suffit que le premier venu accuse un prêtre en multipliant la plupart du temps les *on-dit* et les *peut-être*, pour que immédiatement on oublie toutes les œuvres admirables de notre clergé catholique. Dévouement de tous ces hommes qui, par pur esprit de foi, se dépensent dans nos collèges et nos séminaires, héroïsme de nos missionnaires si nombreux et dans le clergé régulier et dans le clergé séculier, renoncement et dignité de notre clergé paroissial, qui dans les terres neuves, dans les campagnes et dans les villes s'oppose énergiquement à l'envahissement du paganisme et travaille à conserver vivant l'esprit catholique, tout cela semble disparaître de la mémoire, à cause d'une accusation entendue au hasard des rencontres. Est-ce là la marque d'un esprit de foi solide ?

Même si l'accusation en certains cas était fondée, ce serait bien plutôt une preuve de la sainteté et de la divinité de l'Église qui, malgré les faiblesses des hommes, demeure et se propage et ne craint pas après deux mille ans de prêcher sans la diminuer la morale du Christ.

Mais souvent ce sont, non pas des actes condamnables, mais des actes indifférents, ou même des actes accomplis avec les meilleures intentions qui sont ainsi mal interprétés!

La place du Christ

Je parle du Christ. On l'adore. On professe qu'il est le Rédempteur, l'Homme-Dieu, la Vertu, la Beauté, la Force, l'Amour divin incarné, Modèle sublime de tous les devoirs qu'il a prêchés ou conseillés. Il nous a tirés de l'enfer. C'est la foi de l'Église et c'est la nôtre. Mais se met-on en peine de le connaître? S'il est si grand, il vaut mieux qu'un chef politique, qu'un romancier, qu'un acteur ou qu'un athlète, qu'une étoile de cinéma ou qu'un financier. Et pourtant on connaît mieux ceux-ci que le Christ. On lit magazines et journaux, mais on ne lit pas l'Évangile. Est-ce là faire preuve d'une foi bien vivante? N'y a-t-il pas contradiction entre la foi que nous professons des lèvres et celle que nous pratiquons? C'est aux œuvres qu'on juge les hommes.

Je pourrais indiquer bien d'autres points où il est possible de marquer cette contradiction. L'analyse pourrait être poussée plus loin sur les sujets que ce travail ne veut qu'effleurer. Laissant de côté par exemple la manière de plus en plus païenne de célébrer les grandes fêtes de l'Église, l'étonnante témérité avec laquelle on nie l'éternité des peines de l'enfer, on prétend se soustraire aux règles de l'*Index*, on juge de la valeur des religions, etc., je me contenterai d'insister sur un point qui me semble avoir une importance spéciale.

II. — LA FAMILLE

Je parlais tantôt de la philosophie de la jouissance s'opposant à l'évangile de la souffrance. Rien peut-être ne fait mieux saisir jusqu'où ce poison a fait son œuvre

de mort dans notre vie canadienne-française que les plaintes presque générales de toutes les classes de la société contre le sort que la Providence leur a fait.

Les cultivateurs

Nos cultivateurs sont mécontents. « Ah! disent-ils, comme il est dur de travailler la terre, de courir les risques des récoltes, de faire une besogne ardue et peu rémunératrice! Comme l'ouvrier en ville est heureux! Chaque semaine il reçoit son salaire. Il peut se procurer certaines récréations agréables. Il vit cette vie de la ville si commode, si fascinante. »

Ce n'est pas le lieu de discuter le bien-fondé de ces plaintes. Une chose est certaine: c'est que, dans les familles pieuses qui ne manqueraient pas la messe du dimanche, la prière en commun, la communion du premier vendredi, l'impression qui demeure dans le cœur des enfants témoins de telles plaintes, ce n'est pas surtout l'impression bienfaisante de la piété, mais l'impression délétère du mécontentement. L'enfant ne grandit plus avec cette pensée que le devoir est le tout de la vie, qu'une existence laborieuse, mais vécue dans la lumière de la foi, dans la force de la grâce, vaut mieux qu'une vie d'aises et de confort. Il se dit que moins on endure et plus on jouit, meilleure est la vie. C'est la contradiction de l'Évangile. Et c'est ainsi que les prédicateurs de cette philosophie de la jouissance sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus inconscients.

L'ouvrier

Et dans les villes, l'ouvrier se plaint plus encore que le cultivateur, parce qu'il subit plus constamment l'action du journal, du cinéma, du compagnon frondeur ou révolté, parce qu'il compare plus souvent et de plus près son état à celui du riche, vrai ou faux, déployant un luxe choquant.

Les ouvriers se plaignent parce que le sort est injuste, parce que les uns jouissent sans travailler et les autres travaillent sans jouir. Certains ouvriers vont jusqu'à se priver du nécessaire pour se procurer le superflu. Les dépenses de toilette, de mobilier inutile, d'amusements ou de friandises passent avant les dettes du logement ou de la nourriture et cela arrive dans des familles pieuses, où l'inconscience étonne plus encore que le manque d'esprit de foi.

Mais que cette manière d'envisager la vie existe dans des familles pieuses ou dans des familles pour qui la religion est la dernière des préoccupations, l'effet est le même sur les enfants. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils grandissent avec cette impression qu'on est créé et mis au monde pour jouir; dans l'un comme dans l'autre cas, c'est la mentalité elle-même qui est modifiée, c'est l'esprit de l'Évangile qui s'émousse.

Autres classes de la société

Nos hommes de profession sont entraînés dans cette course à la richesse. On désire une villa comme le voisin, il faut une *Packard* quand on n'a qu'une *Ford*, on rêve de voyages, de toilettes, de palais, de réceptions.

Dans nos petites villes et dans nos villages, les médecins, les notaires, les avocats de la génération actuelle n'inspirent plus cette confiance qu'inspiraient les prédécesseurs, ils n'exercent plus cette influence salutaire d'autrefois. On me dira que ceux d'antan n'étaient pas tous des saints, que parmi ceux d'aujourd'hui il s'en trouve d'admirables. Je ne l'ignore pas. Mais je ne crois pas me tromper en disant qu'aujourd'hui les plaintes se font plus nombreuses contre le laisser-aller et contre l'esprit de lucre de nos hommes de profession. Après avoir fait la part de l'exagération dans l'accusation, celle

des circonstances qui obligent le professionnel à hausser ses tarifs, ne reste-t-il pas un fond de vérité dans ce qu'on dit ? Ni les goûts ne sont aussi simples, ni la piété n'est aussi solide, aussi apostolique — pourrais-je dire — qu'autrefois.

Les connaissances professionnelles proprement dites peuvent avoir augmenté; l'idéal social, le désir d'exercer autour de soi une influence bienfaisante est diminué. L'impression qui reste à un grand nombre de clients, c'est que l'homme de profession, comme les autres, veut devenir riche et jouir sur terre.

Un bon conseil donné à propos, l'exemple d'une vie réglée, aisée sans être luxueuse, le dévouement mis au service du client, pourrait donner un prestige énorme au professionnel et lui permettre de faire dans nos campagnes un bien incalculable. Mais cela suppose un idéal élevé, un profond esprit de foi. Qui prétendra que ces qualités, les professionnels de nos campagnes les possèdent à l'égal de leurs prédécesseurs ?

Ne disons rien de spécial de ceux des villes. Peut-être y en a-t-il parmi eux qui valent mieux que leurs confrères d'il y a cinquante ans. Il y en a aussi de pires. Mais en général dans toutes les classes de la société on est mécontent de son sort, tant qu'on n'est pas riche, tant qu'on ne jouit pas. On a beau prier et communier et faire des pèlerinages, quand on désire d'abord et surtout des biens matériels, on n'a pas l'esprit de l'Évangile. Et c'est là que je vois le mieux la modification de notre mentalité catholique. Quelle différence avec nos ancêtres, dont les goûts étaient simplifiés, qui cherchaient le bonheur, non pas dans le luxe et les voyages coûteux, dans les fichus et les fourrures, mais dans la conscience du devoir accompli, dans la paix des familles, dans l'union des enfants et dans l'espérance des biens éternels. Ils ordonnaient leur vie selon leurs moyens et non d'après

l'exemple du voisin, les sollicitations des annonces et des catalogues, l'unique désir d'avoir plus d'aises et de confort.

Que si l'on me dit qu'autrefois les sollicitations étaient moins nombreuses, que nos ancêtres avaient leurs misères, et que toujours l'Église doit lutter contre le monde et ses concupiscences, je ne le nie pas.

Mais je suis convaincu qu'ici au Canada, cette lutte entre dans une phase nouvelle. Ce n'est pas seulement une crise des mœurs, c'est le commencement au moins d'une crise de la foi. D'autres siècles ont été aussi licencieux, plus licencieux même que le nôtre, mais le nôtre veut légitimer au nom d'une certaine philosophie ses déchéances morales, et c'est cela qui est grave.

Essayons d'analyser l'état d'âme d'un grand nombre de jeunes de nos jours qui, après avoir subi l'influence de la société et de la famille, commencent les combats de la vie et de la vertu.

III. — LE JEUNE HOMME

Petit à petit, le jeune homme a laissé l'esprit chrétien s'émousser en lui. Le vol, le meurtre, le dévergondage des mœurs ne lui apparaissent plus comme des choses extraordinaires, exceptionnelles. C'est sinon la vie normale au moins la vie ordinaire telle que la représentent journaux et cinémas. Et c'est là peut-être l'effet le plus déplorable du jaunisme.

Petit à petit, le jeune homme a reçu de ses parents — scandaleux ou même dévots, nous l'avons vu — l'éducation de la jouissance, et le voilà au collège, à l'atelier, à l'université.

Les passions

Il est à l'âge où les passions sont bouillonnantes en lui, excitées par la vie nerveuse que nous vivons, par la fatigue des nuits blanches ou par la mollesse des grasses matinées, sollicitées par l'annonce, par l'affiche, par le déshabillé de ce qu'on appelle la toilette, par la curiosité, par la vantardise de camarades déjà perdus, par les lectures, par les assaisonnements poivrés et pimentés. Ces passions trouvent par ailleurs dans le respect humain qui tient éloigné des sacrements — et qui est déjà un commencement de chute, — un allié formidable. Au milieu de toutes ces invitations à jouir, le jeune ouvrier comme le jeune étudiant ne peut que répéter: « Ma religion me le défend. »

Et c'est alors que la philosophie de la jouissance, dont il est imbu, se précise et se formule. Répondant à tous les appels secrets de la nature déçue, ses sophismes se ruent à l'assaut de l'âme que des convictions profondes n'ont pas préparée à affronter les combats de la vertu. Un bon nombre, Dieu merci, soutiennent victorieusement le combat. Beaucoup se contentent de tomber en rougissant. Mais qui niera que beaucoup aussi essayent de légitimer leur chute.

« Ah! disent-ils, c'est impossible,... les prêtres sont trop sévères... C'est Dieu qui nous a faits comme cela, qui a mis en nous tous ces instincts... »

Et sans songer que ce n'est pas la bonté de Dieu, mais la malice de l'homme qui fait et multiplie toutes les sollicitations que j'énumérais il y a un instant, sans songer non plus que ceux-là se conservent qui prennent de la religion et les commandements et les sacrements, l'on s'en va répétant le blasphème, lequel est un commencement d'apostasie.

Quelques mises au point

Est-ce là pure spéculation, pieuse exagération ? N'est-ce pas un fait que plusieurs de nos jeunes gens — et de nos jeunes filles, hélas ! — n'acceptent plus les enseignements de l'Église sur le péché d'impureté, proclament le droit à la jouissance et trouvent ainsi la formule de toute une éducation — païenne, sans le savoir, — reçue au sein de la famille. « Il faut jouir, et pour cela tout est permis, depuis les vols d'autos et les commerces défendus par la loi, jusqu'aux impressions qu'on prétend esthétiques et qui ne sont qu'immorales, jusqu'aux pires déchéances. »

Qu'il y ait de la pose chez un certain nombre, dans cette manière de traiter les enseignements de la foi et que le mariage ou l'épreuve — Dieu merci, ce n'est pas toujours la même chose — fassent souvent cesser ces propos peu catholiques, je le veux bien. Encore reste-t-il qu'un certain nombre vivront toute leur vie comme ne croyant pas, et que chez les autres, pendant le temps de la crise, des objections contre la foi, ayant trouvé un terrain tout préparé, se seront emparées de l'âme comme une mauvaise herbe s'empare d'un champ. Même convertis, ils garderont une mentalité catholique diminuée, une foi moins vivante que celle de leurs pères, foi qui diminuera encore chez leurs enfants.

Car — il ne sert de rien de se le cacher — les objections directes contre le dogme se formulent nombreuses dans les milieux où fréquentent nos jeunes gens, dans les livres qu'ils lisent. Elles viennent des milieux protestants, elles viennent de ce fond païen qu'il y a en tout homme. On les trouve sur les lèvres de ceux-là qui devraient instruire et édifier comme sur les lèvres de camarades plus avancés.

Nos universitaires eux, sont, d'une manière spéciale, exposés à entendre l'objection française, expression d'une impiété souriante, pour qui un mot d'esprit vaut mieux que cent raisonnements, beaucoup plus désireuse de jeter des points d'interrogation que d'écouter des réponses, désagrégeant des convictions comme la cocaïne détruit un organisme. Cette impiété légère et poseuse, qui se présente dans un appareil plus ou moins scientifique et qui méprise toute science qui ne vient pas de ses manuels ou de ses auteurs, est de nature à entamer le *credo* d'un certain nombre de nos jeunes gens.

Seulement, n'ayant pas l'éducation de la vieille gentilhommerie de France, ils traduisent la plupart du temps cette impiété en une conduite, en des propos d'une brutalité révoltante.

En tout cas, jeunes de la classe ouvrière aussi bien que jeunes de la bourgeoisie sont exposés, à cause des passions de leur âge, à voir entamer la pureté de leur foi. Et cette menace n'est malheureusement pas une chimère.

Ce qui précède est bien incomplet. L'analyse du mal pourrait être poussée davantage. Ces réflexions pourtant devraient suffire à faire songer ceux qui ne veulent pas que le mal soit rendu si loin. Que si nous avons indiqué une formule qui précise mieux le mal, qui démasque mieux l'ennemi à ceux qui déjà le soupçonnaient, c'est tout ce que nous désirons.

Ne cherchons pas ailleurs que dans un esprit de foi diminué, dans une mentalité catholique moins convaincue, dans une philosophie de la jouissance plus ou moins bien précisée le pourquoi des difficultés de toutes les œuvres de jeunesse.

Les jeunes qui nous échappent, nous échappent plus que nous le voudrions le croire.

REMÈDES

Y a-t-il un remède à cet état de choses ?

C'est dans l'enseignement de l'Évangile qu'il faut chercher le premier remède à cette crise de la foi, de la mentalité catholique. Et cet enseignement doit être donné d'abord et surtout par les parents. Les autres peuvent le compléter, non le remplacer. C'est à eux qu'il appartient de former le chrétien, le catholique, dans l'enfant que Dieu leur a confié.

Cela suppose une réaction contre des habitudes, contre des manières de penser et de vivre, qui, petit à petit, à notre insu, se sont introduites chez nous et sont en train de nous faire une mentalité teintée de paganisme. Mais il faut en prendre son parti et il faut faire son choix.

Deux civilisations

Il y a sur cette terre d'Amérique deux civilisations qui s'affrontent. Sommes-nous créés pour jouir, pour satisfaire tous nos désirs, tous nos caprices, en dépit de toutes les lois ? Sommes-nous créés pour reproduire en nous, par la fidélité à tous nos devoirs d'hommes et de chrétiens, les traits du Modèle divin qu'est le Christ ?

La civilisation américaine — ce que nous appelons la civilisation américaine — avec le miroitement de ses millions, de ses amusements, de ses audaces contre toutes les morales, est la civilisation de la jouissance.

Ce n'est pas le lieu de décider si on est jouisseur parce qu'on est Américain. Pour ma part, je ne le crois pas, parce que je sais qu'aux États-Unis nombre de chrétiens fervents condamnent et combattent cette manière païenne d'envisager la vie.

Mais à considérer les faits, l'influence américaine, qui s'exerce à l'étranger aujourd'hui, est une influence

païenne. Aucun pays ne met à la disposition de ses habitants autant de moyens de jouissance, aucun pays, par la prédication si puissante des actes, ne fait des aises et du confort le tout de la vie.

Et nous Canadiens français, aux portes des États-Unis, mêlés à tout un groupe de Canadiens déjà tout imprégnés de cette mentalité américaine, nous ne pouvons pas ne pas avoir à soutenir le choc de cette civilisation qui est la contre-partie de l'idéal proposé, voulu, commandé par le Christ. Il nous faut faire le choix. Resterons-nous catholiques avant tout, ne prenant du confort moderne que ce qui est compatible avec la loi du Christ? Serons-nous fidèles à la mission de la race, espérant les récompenses éternelles en compensation des austères devoirs de la vie? Ou bien nous laisserons-nous prendre dans le tourbillon et délaierons-nous ces devoirs qui sont la garantie du vrai bonheur, même sur terre, pour nous jeter éperdûment à la poursuite de ce mirage de bonheur qu'est la jouissance?

L'Évangile

Si nous voulons que la génération qui monte continue celles qui l'ont précédée, il ne peut y avoir d'hésitation: tous les éducateurs doivent se préoccuper de la pénétrer d'Évangile. Les prédicateurs de la mentalité païenne qui nous menace, se font plus nombreux, plus puissants que jamais; il est important de faire plus forte, plus vivante, plus sûre d'elle-même la foi de tous nos enfants, de remonter à la source de cette foi, l'Évangile, afin d'y saisir en même temps que le Maître, le Modèle.

Ce qu'on pense ailleurs

Voici ce qu'écrivait dans *la Nouvelle Revue Théologique* du mois de décembre 1925, le P. Lebacqz, S. J., commentant un mandement de Mgr Landrieux:

« Le pasteur cherche résolument le remède aux déficiences qu'il constate dans l'éducation religieuse des enfants. Il attribue l'échec partiel de notre mission de catéchistes, non pas à la génération sacerdotale actuelle, qui se tue à la tâche, ni même à l'insouciance et à la paresse des enfants, qui ne trouvent plus guère au foyer familial l'encouragement dont ils auraient besoin, mais à la méthode de présenter la doctrine chrétienne. Au lieu d'expliquer d'emblée le catéchisme aux enfants, qui nous arrivent pour la plupart n'ayant presque jamais entendu parler de religion, au lieu de mettre tout de suite entre leurs mains un ouvrage trop abstrait et trop aride pour eux, il faudrait, dit l'éminent prélat, les initier tout d'abord à l'Évangile.

« Il faudrait, écrit Mgr Landrieux, parler d'abord et longuement de Notre-Seigneur, leur mettre sous les yeux les scènes évangéliques pour leur faire connaître et aimer le divin Maître, avant de leur donner sous la forme pédagogique son enseignement... Si on parle (à un enfant) de Notre-Seigneur, si on lui raconte sa vie où se mêle aux récits naïfs et colorés des paraboles, dans le cadre palestinien, l'élément merveilleux des miracles, à travers lequel respendit sa divinité, il le voit, il l'entend, il l'écoute, il le suit, et bien vite se prend à l'aimer; et si l'on a soin d'orienter sa foi, son cœur, sa piété, vers le tabernacle pour lui rappeler sans cesse que le Jésus de l'Évangile, le même, est là caché, vivant dans le sacrement, avec nous, pour nous, le travail de formation, d'éducation religieuse se fait sans effort. »

Ce que Mgr Landrieux écrit pour son diocèse ne pouvons-nous pas l'appliquer d'une certaine manière à notre Canada français? Sans doute nos enfants étudient l'Évangile à l'école; ils apprennent les évangiles des dimanches, ils n'arrivent pas non plus à l'école dans cette ignorance de la religion qu'on constate et qu'on déplore en France.

Affaire de la famille

Mais il reste que nos familles comptent trop sur les prêtres, sur les frères, sur les sœurs, sur les maîtres et les maîtresses pour donner aux enfants les premières notions de religion, pour enseigner les premières pratiques de piété. Le nombre se multiplie chaque année des enfants de six et sept ans qui arrivent à l'école ne sachant pas faire le signe de croix. Le papa, la maman surtout ne peuvent être remplacés par personne pour ces premiers éveils d'une âme à l'ordre surnaturel.

Mais ce qui importe davantage c'est d'inculquer à l'enfant l'esprit de l'Évangile. Il est beau de lui enseigner la vie de Notre-Seigneur, mais il vaut cent fois mieux lui montrer que l'Évangile n'est pas seulement une histoire, mais un modèle.

Combien de petites âmes sont déroutées par les contradictions qu'elles saisissent entre la vie de leurs parents et la vie qui est prêchée à tous dans l'Évangile ? Le petit Jésus dans sa crèche, aussi bien que le Jésus des paraboles et de la passion, prêche la croix, le renoncement, le sacrifice et la souffrance; la vie des parents, elle, prêche le luxe, la recherche des aises, du confort, la crainte de la fatigue et du dévouement. Jésus prêche la charité, la vie des parents prêche l'égoïsme. Quelle impression restera dans l'âme de l'enfant ?

Dans la lutte des deux civilisations, nos enfants seront toujours victimes du paganisme, si contre la philosophie de la jouissance on ne les arme point par une mentalité catholique puisée à sa source, l'Évangile enseigné, vécu dans son intégrité.

Collégiens et étudiants

Voilà qui s'adresse à tous. Pour les élèves de nos collèges et les étudiants de nos universités, n'y aurait-il pas quelque chose de plus à faire ? De tous côtés, on

entend déplorer le fait que nous ne sommes pas des intellectuels, et pour remédier au mal on propose de modifier les programmes. Si les éducateurs prêtaient l'oreille à toutes les suggestions, ils multiplieraient les cours de mathématiques, de sciences, d'anglais, de comptabilité, de beaux-arts, etc. Je n'aurai pas l'impertinence de proposer à mon tour un programme. A d'autres de juger de l'opportunité d'accepter telle ou telle modification.

Mais il me sera bien permis de rappeler cette vérité qu'on ne fait pas un intellectuel, un esprit cultivé en lui faisant connaître un grand nombre de manuels. Il n'y a pas de culture sans idées générales. Les manuels d'ordinaire en donnent fort peu. Par ailleurs, nos philosophes et nos rhétoriciens n'y sont point réfractaires. C'est au contraire l'avantage de la vieille formation classique, qui est à la base de presque tout notre enseignement, de préparer les esprits à recevoir cette semence féconde des principes. Encore faut-il, pour qu'elle germe et se développe, qu'on la jette en terre. Il est impossible — je le sais — de jeter dès le collège, les germes de toutes les convictions qu'on aura plus tard sur les questions d'ordre politique, économique, social, national ou international.

Mais il n'est pas impossible — il est nécessaire — de jeter la semence des convictions religieuses, la semence d'une foi éclairée, ardente, fière d'elle-même.

L'histoire

Or, en dehors du dogme et de l'apologétique, rien, ce me semble, n'est plus propre à donner ces convictions, à jeter les assises solides d'une foi inébranlable que l'histoire bien enseignée. Rien n'attachera au Christ les âmes tout entières de nos jeunes gens — esprit et cœur — comme la mise en lumière de cette vérité historique et catholique que toute l'activité humaine est dominée par cette figure surhumaine de l'Homme-Dieu.

Le jour où nos jeunes réaliseront que l'activité politique n'est pas le tout de l'histoire, qu'il y a quelque chose de plus important et de plus noble que les changements de dynasties, les conquêtes et les guerres, que l'histoire des hommes n'est pas uniquement l'histoire de leurs ambitions, de leurs cupidités, de leurs passions honteuses, ce jour-là une idée sera entrée dans l'intelligence des élèves. Et quand, parcourant les différentes sphères où s'exerce l'activité humaine, ils s'apercevront que le Christ est toujours au centre, l'expliquant, la dominant, la dirigeant, ils comprendront dans une lumière nouvelle — celle des faits — que penser et juger comme le Christ, ce n'est pas penser et juger comme le premier venu. L'histoire ainsi entendue, en même temps qu'elle est la suite de l'Évangile, est la base d'une véritable culture.

Objection : les manuels

Est-il si difficile pour un professeur d'histoire, je dirais même pour tous les professeurs, d'élargir ainsi l'horizon des enfants et de pénétrer tout leur enseignement de catholicisme ?

Tous les plus grands chefs-d'œuvres de l'art ont été créés en l'honneur du Christ.

Les saints, trouvant leur modèle et leur force dans le Christ, sont les véritables héros de l'humanité, sa gloire, en même temps qu'ils sont les hommes qui ont le plus profondément agi sur les intelligences et sur les cœurs. Leur influence fut beaucoup plus profonde que celle de maints politiques dont les noms remplissent les manuels.

Le Christ domine encore l'activité scientifique qui trouve son complément et son couronnement dans la philosophie et la théologie.

Il domine l'activité religieuse proprement dite par laquelle l'homme entre en relation avec son Créateur

et son souverain Seigneur et qui se résume dans l'acte du sacrifice. L'œuvre du Christ sur terre a été couronnée par le sacrifice du Calvaire, lequel avait été figuré et annoncé par toute l'activité religieuse de l'ancienne loi, lequel se continue et se renouvelle symboliquement sur nos autels.

Et l'activité politique elle-même — celle au moins qui a une histoire — reste inexplicable sans le Christ et son Église.

Voilà l'énoncé d'un certain nombre de thèses qui, à première vue, peuvent paraître sèches. Mais qui ne voit à quels développements intéressants elles se prêtent et relativement faciles pour un prêtre ou un spécialiste.

N'est-il pas vrai que nous n'utilisons pas assez, nous catholiques, cette mine inépuisable, que nous ne mettons pas assez en lumière ce miracle d'un christianisme qui, après vingt siècles de persécutions et de luttes extérieures et intérieures, est plus vivant que jamais? Et pourtant pour un peuple comme le nôtre, peu habitué aux spéculations et aux idées universelles, il n'est pas de moyen plus facile de culture, parce que dans l'histoire ainsi faite l'idée générale, l'abstraction, est toujours soutenue par les faits concrets.

Mais ce qui importe surtout c'est que cette culture elle-même est un moyen nécessaire — nous l'avons compris — d'armer nos jeunes contre les ennemis de leur foi. Pour ne pas laisser effriter ces convictions religieuses, qui font notre *Credo*, il faut à la génération qui monte, une culture plus profonde, une foi plus éclairée une véritable fierté d'être catholique, parce que c'est un titre de noblesse, fierté qui rend combatif et qui fait prendre l'offensive. Il faut que nous en ayons fini avec les catholiques honteux de l'être, toujours prêts à quémander le *privilège* de pratiquer la religion du Christ et n'osant jamais réclamer *un droit*.

Que la culture qui donnera cette fierté soit puisée dans l'étude de l'histoire, ou ailleurs, il faut qu'elle existe. Le Christ n'est pas assez connu et voilà pourquoi la première objection fait rougir tant de nos jeunes. Le Christ n'est pas assez aimé et voilà pourquoi la première tentation fait sombrer leur vertu.

Étudions le Maître, c'est la culture que tout chrétien doit avoir. Ayons à cœur de connaître le Christ. Son œuvre vaut bien celle de tous les autres hommes. Ses disciples sont bien aussi dignes d'admiration que quiconque. Leur influence est bien aussi considérable — et combien plus pure — que celle de tant de célébrités sans lendemain. Étudions le Maître. Aucune étude ne peut mieux orner l'esprit au seul point de vue humain. Au point de vue catholique, c'est une étude qui s'impose, surtout par les temps que nous vivons. Saint Paul et les Apôtres, au milieu du paganisme, ont prêché le Maître; et les premiers chrétiens ont trouvé dans cette connaissance et dans cet amour du Christ crucifié, la force d'aller au martyre et celle d'élever sur les ruines du paganisme, la civilisation chrétienne. L'Évangile a toujours la même fécondité.

Le groupement catholique

Qu'on me permette d'attirer l'attention sur un autre moyen de conserver intacte la vertu et la foi de nos jeunes. Il a fait ses preuves ici et ailleurs. C'est le groupement catholique de jeunes. A la sortie du collège, quelque bien disposé que soit le jeune homme, quelque cultivé même, il reste qu'il est à l'âge dangereux et que le monde avec ses plaisirs malsains l'expose, non seulement à abandonner toute étude sérieuse, mais encore à s'en dégoûter. La fidélité aux devoirs religieux, l'attachement même au credo diminuent, avant de disparaître parfois, nous l'avons vu. Si le jeune homme est seul pour résister,

il est une victime presque assurée, sinon toujours de l'impiété, au moins du libertinage. Mais si, à ce moment, il rencontre des amis sérieux, s'il trouve dans une œuvre établie, un idéal qui répond à celui qu'il apporte du collège, une piété plus solide que celle du collège parce qu'elle doit vaincre le respect humain et la paresse, un désir de culture intellectuelle qui pousse à compléter les études, à étendre les horizons souvent bornés de l'atelier ou de l'étude professionnelle, s'il trouve enfin dans des œuvres de dévouement de quoi satisfaire le besoin de se donner qu'il y a au fond de tout cœur de jeune, alors le jeune ouvrier aussi bien que l'étudiant a bien des chances de rester parfait catholique, de devenir un de ces militants qu'il avait rêvé d'être. L'expérience aussi bien que la raison nous le garantissent.

L'A. C. J. C.

« Vous voulez parler de l'A. C. J. C. ? » me dira-t-on. Je veux parler de l'A. C. J. C. ou de toute autre œuvre analogue. J'ai connu plusieurs membres de la Jeunesse catholique, et avec d'autres j'ai constaté qu'ils se distinguaient au milieu des autres, sinon toujours par le brillant de l'esprit, au moins par la solidité des convictions. J'ai entendu qu'on se moquait d'eux, qu'on les traitait de beaux parleurs, d'arriérés. Sans doute dans leurs cercles d'étude ils parlent, pendant que d'autres, dans les salons ou ailleurs, s'amusent. Je conviens que tout n'est pas immédiatement pratique dans les travaux des cercles. Tout sert un jour ou l'autre. Mais ce qui m'a toujours le plus surpris, ce fut le reproche qu'on adressait à l'A. C. J. C. de ne rien faire. Comme si c'était aux jeunes à entreprendre, au dépens de leurs études et de leurs devoirs d'état, les grandes campagnes nationales ou religieuses. L'A. C. J. C., par définition, est une école préparatoire, elle n'est pas la grande armée en service actif. Au reste, ne compte-t-elle pas déjà

à son crédit de beaux faits d'armes? Et surtout n'a-t-elle pas fourni au clergé, au journalisme, à toutes nos œuvres d'hommes — on ne le remarque pas assez — de précieuses recrues? C'est pour cela qu'elle a été fondée, encouragée par Nos Seigneurs les Évêques et par le Souverain Pontife lui-même.

L'on dit encore: « On les connaît, ce sont des hypocrites, ils ne valent pas mieux que les autres. » Que dans l'A. C. J. C. des brebis noires se soient glissées, il faudrait être bien naïf pour s'en étonner. N'est-ce pas là la part qu'il faut faire à la nature déchue dans toutes les organisations catholiques, depuis celle que fonda le Christ lui-même le jour où il choisit ses douze apôtres? Dans l'ensemble, l'A. C. J. C. est composée de jeunes gens qui peuvent passer le front haut au milieu des autres. L'Association les protège, met en valeur les meilleures qualités de leur esprit, de leur cœur, toutes ces ressources admirables qu'il y a dans notre jeunesse canadienne-française. Elle en fait des croyants fiers de l'être, des pratiquants et des militants. Quand on voit tant d'autres belles intelligences se désintéresser des œuvres catholiques, s'en moquer même et leur nuire, on ne peut que remercier l'A. C. J. C. qui par son idéal et par les moyens à sa disposition a gardé à l'Église la fleur de notre jeunesse. Elle mériterait d'être encouragée plus qu'elle ne l'est en certains milieux.

Il n'est que de se rappeler ce que disait Notre Saint-Père le Pape, lors du congrès des jeunesses catholiques du monde entier, à Rome, l'automne dernier, pour comprendre l'importance qu'il faut attacher aux œuvres de jeunesse catholique en notre temps. Tous ceux qui s'en moquent, tous ceux qui leur refusent l'encouragement dont elles ont besoin, travaillent inconsciemment, mais sûrement à rendre plus aiguë cette crise de la foi et de la mentalité catholique que nous avons essayé de mettre en lumière.

Autres organisations

L'A. C. J. C. se compose d'une élite intellectuelle aussi bien que morale. Il faut convenir qu'elle ne peut viser au grand nombre. Elle ne le recherche pas. Mais il y a dans nos familles beaucoup d'enfants qui, après avoir donné les plus belles espérances, sont entraînés dans le tourbillon. Ils ne feront jamais partie de l'A. C. J. C., parce qu'ils trouveront toujours trop austères les études requises d'une élite intellectuelle. Et pourtant il serait relativement facile de les embrigader dans une œuvre qui permettrait de les conserver dans l'élite morale.

C'est surtout pendant les vacances qu'ils se perdent. Déjà à Montréal, on a pris certaines initiatives intéressantes: cours de vacances, jeux surveillés, colonies de vacances, etc. C'est une nécessité d'encourager, d'améliorer, d'étendre tout ce qui peut aider à la conservation des âmes.

Le R. P. Dugré, S. J. rappelait récemment dans *L'Action française*, le bien accompli en d'autres pays pour ces jeunes par le scoutisme. Il mettait devant les yeux de nos catholiques ce que le P. Sevin et le P. Doncoeur entre autres avaient exposé aux catholiques de France. Il proposait aussi qu'après toutes les adaptations que notre religion et notre nationalité exigent, nous nous servions de cette méthode d'éducation qui fait appel aux sentiments les plus chevaleresques, qui vise à développer l'honneur, la charité, le dévouement, la fierté de leur foi dans le cœur des jeunes et cela de la manière qui leur convient.

En tout cas nous aurions mauvaise grâce de dédaigner d'étudier même une œuvre que de nombreux évêques et que Notre Saint-Père le Pape ont louée et encouragée. Le R. P. Dugré publiera lui-même sur ce sujet tout prochainement une brochure de l'É. S. P. Ceux que l'avenir de nos garçons intéresse feraient bien de la lire et de l'étudier.

Programme de vie chrétienne

PROPOSÉ À LA SIGNATURE DES JEUNES CATHOLIQUES
DU MONDE, À L'OCCASION DU DEUXIÈME CENTENAIRE

Nous soussignés, en union intime avec tous les jeunes catholiques du monde entier, qui honorent saint Louis et saint Stanislas, nous proposons un programme de vie, à l'exemple de nos saints patrons. Nous voulons en le suivant coopérer d'une manière efficace à remettre en honneur dans notre vie et dans la société elle-même l'idéal chrétien. C'est pourquoi solennellement nous déclarons notre volonté sur les points suivants:

1. — Nous voulons rester inébranlables dans la *foi* catholique en dépit de l'infidélité et de la défection des autres.

2. — Nous aimerons l'*Église*, épouse du Christ, et c'est comme notre mère que nous voulons la défendre contre ceux qui la haïssent.

3. — Nous considérerons comme un devoir et un honneur d'acquérir une culture intellectuelle catholique, *une connaissance plus approfondie de notre religion*.

4. — Sachant qu'il n'y a pas de force d'âme véritable sans la victoire sur les passions, nous voulons, à l'exemple de saint Louis et de saint Stanislas, conserver intacte la *pureté* de nos âmes, et chercher dans la *communion fréquente* et dans une *dévotion spéciale* à la très sainte Vierge les principaux moyens de rester purs.

5. — Nous voulons enfin, dans nos rapports avec le prochain, garder toujours la *manière catholique*: loyauté et franchise envers tous, respect et gratitude envers nos

parents et nos bienfaiteurs, amitié chrétienne entre nous, générosité, vues surnaturelles dans nos relations avec les inférieurs et les plus faibles, voilà les vertus que nous voulons pratiquer.

Nous prions le Sacré Cœur de Jésus et lui demandons, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, et de nos saints patrons, de bénir ces résolutions, de nous accorder abondante la grâce nécessaire pour les garder, afin que nous puissions dans la mesure de nos forces être des apôtres, travailler à faire régner le Christ dans les âmes et dans les sociétés.

Maurice H.-BEAULIEU, S. J.

Imprimi potest:

Louis BONCOMPAIN, S. J., *Praep. Prov. Canadae Inf.*

Nihil obstat:

Jacques DUGAS, S. J., *Censeur*

Montréal, le 6 mars 1926

Imprimatur:

† EMMANUEL-ALPHONSE, Év. de Thennesis, V. G.

Auxiliaire de Montréal

Montréal, le 9 mars 1926

PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Abonnement: \$1.50 par an)

- 1* *L'École Sociale Populaire* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
- *1. *L'Organisation ouvrière catholique en Hollande* Arthur SAINT-PIERRE
R. P. LEROY, S.J.
2. *L'Organisation ouvrière dans la province de Québec (2^e édition 1913)* R. P. PICHÉ, P.S.V.
- *3. *De l'Éducation du sens social* Mme Marie GÉRIN-LAJOIE
- *4. *Comment protéger notre jeunesse, les patronages* Abbé Henri GAUTHIER, P.S.S.
5. *La Fédération Saint-Jean-Baptiste et ses associations professionnelles* Alphonse DESJARDINS
6. *« Le Foyer » et ses œuvres* R. P. HUGOLIN, O.F.M.
- *7. *La Caisse populaire — I* Abbé GOUIN, P.S.S.
8. *La lutte antialcoolique dans la province de Québec, depuis 1906*
9. *Le logement de la famille ouvrière — I*
- 10-11. *Le logement de la famille ouvrière — Suite et fin* Abbé GOUIN, P.S.S.
Alphonse DESJARDINS
- *12. *La Caisse populaire — II*
13. *Le Mouvement mutualiste dans la province de Québec* J.-B. SAINT-ARNAUD
R. P. L. HUDON, S.J.
14. *Le Cercle ouvrier*
- *15. *L'Encyclique « Rerum novarum »* R. P. VALENTIN-BRETON, O.F.M.
16. *Les Œuvres nécessaires*
17. *L'Église et les associations ouvrières — (Encyclique « Singulari quadam »* Henri BEAUVAIS
Dr Joseph GAUVREAU
- 18-19. *Contre l'alcool* Abbé GOUIN, P.S.S.
- 20-21. *Un catholique social: Frédéric Ozanam* Arthur SAINT-PIERRE
22. *L'Organisation professionnelle* V.-E. BEAUPRÉ
23. *Réformes scolaires* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
24. *Le Clergé et les études sociales* Abbé Paul MAYRAND, D.Th.
25. *Le Travail chrétien*
26. *La lettre sur le « Sillon »*
- 27-28. *La Cour Juvénile. Son fonctionnement, ses résultats, ses ambitions* Abbé GOUIN, P.S.S.
Dr Joseph GAUVREAU
- *29. *La Goutte de lait* Arthur SAINT-PIERRE
30. *La Fédération américaine du Travail* XXX
- *30. *L'Utopie socialiste — I* DOMBRAY-SCHMITT
31. *Le Val des Bois*
32. *Les Conseils de l'abbé Desgranges aux ouvriers canadiens* R. P. DALY, C.S.S.R.
33. *Les Écoles maternelles*
- 34-35. *L'Église et le progrès social* Chanoine DESGRANGES
- 36-37. *Le Devoir social* Arthur SAINT-PIERRE
38. *L'Utopie socialiste — II* Arthur SAINT-PIERRE
39. *Les Syndicats ouvriers chrétiens de Belgique* R. P. GUILLOT, C.S.S.R.
40. *Les Syndicats socialistes et neutres* R. P. TRUDEAU, O.P.
41. *L'Église et l'organisation ouvrière* Abbé Edmour HÉBERT
- 42-43. *Le comte Albert de Mun* Arthur SAINT-PIERRE
- 44-45. *Le Socialisme* Abbé Edmour HÉBERT
46. *A propos d'immunités* R. P. GONTHIER, O.P.
47. *La Formation d'apôtres sociaux par l'A.C.J.C.* R. P. S. BELLAVANCE, S.J.
- 48-49. *Leçons pratiques d'action sociale catholique* R. P. RUTTEN, O.P.
50. *La Désertion des campagnes* R. P. Adélar DUGRÉ, S.J.
51. *Les Avantages de la campagne* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
52. *Les Cercles d'études féminins* Marie-J. GÉRIN-LAJOIE
- 53-54. *Le Règne social du Sacré Cœur, St-Sauveur de Québec* Abbé GOUIN, P.S.S.
55. *Le Comptoir coopératif* Anatole VANIER
- 56-57. *L'Œuvre de vacances des grèves* Abbé GOUIN, P.S.S.
58. *Le Jardin scolaire et l'Agriculture à l'école* Jean-Charles MAGNAN, B.S.A.
59. *Le Clergé et les Œuvres sociales* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
60. *L'Esprit chrétien dans la famille et dans la société*
61. *Projet de colonisation* R. P. Marcel MARTINEAU, S.J.
- 62-63-64. *Vers les terres neuves* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
65. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — I* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
66. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — II* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
- 67-68. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — III* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.

PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Suite)

- *69-70. *Hygiène du logement et casier sanitaire des maisons* J.-A. BAUDOIN, M.D.
- 71-72-73. *Albert de Mun et le devoir social des catholiques* Abbé GOUIN, P.S.S.
- 74-75. *Albert de Mun et l'organisation ouvrière* Abbé GOUIN, P.S.S.
76. *Nos Errements agricoles* R. P. Edgar COLCLOUGH, S.J.
- 77-78. *Albert de Mun et la Législation sociale* Abbé GOUIN, P.S.S.
- *79-80. *L'Instruction obligatoire n'est pas nécessaire chez nous. Pourquoi.* R. P. Hermas LALANDE, S.J.
83. *L'Organisation ouvrière* Abbé Edmour HÉBERT
84. *Autour de l'Encyclique « Rerum novarum »* M. L'HEUREUX
85. *L'Aide aux colons* Abbé Edmour HÉBERT
86. *Le Problème social et sa solution*
87. *Les Semaines sociales*
- 88-89. *De l'Internationalisme au Nationalisme* Alfred CHARPENTIER
90. *Vers le peuple* Guy VANIER
91. *L'Action sociale* Antonio PERRAULT
- 92-93. *La Grève et l'enseignement catholique* R. P. VILLENEUVE, O.M.I.
94. *Programme d'action sociale* Édouard MONTPETIT
- *95. *Les Parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école.* Abbé Ad. SABOURIN
96. *L'Organisation professionnelle* Mgr L.-A. PAQUET
97. *Syndicats patronaux* Abbé Émile CLOUTIER
98. *La Confédération des Travailleurs catholiques du Canada.* XXX
99. *L'Aspect économique du problème industriel* Edmond CLOUTIER
100. *Le Salaire.* Abbé Edmour HÉBERT
101. *Nos Pêcheries* Fabien BUGEAUD
102. *La Question des chemins de fer.* XXX
103. *Les caisses Desjardins, œuvre sociale* Wilfrid GUÉRIN
104. *L'Aube d'une ère ouvrière nouvelle.* Alfred CHARPENTIER
105. *L'Organisation ouvrière catholique au Canada.* É. S. P.
106. *Réformes scolaires* É. S. P.
107. *Le travail du dimanche dans notre industrie* Mgr Eugène LAPOINTE
108. *La Gaspésie.* J. W.
109. *Les Espoirs présents du Catholicisme en France* R. P. DONCŒUR, S.J.
110. *La Société catholique de Protection et de Renforcements* É. S. P.
111. *Le Problème des narcotiques au Canada* Olivier CARIGNAN
112. *Le charbon au Canada* Paul CHARTIEZ, S.J.
- 113-114. *Le Nord qui s'ouvre.* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
115. *Les trois Étapes de la question ouvrière* Abbé Edmour HÉBERT
- 116-117. *Dans les chantiers* R. P. J.-A. DESJARDINS, S.J.
118. *La mortalité infantile.* Dr Joseph GAUVREAU
119. *La Tuberculose.* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
- 120-121. *Le Chomage* Gérard TREMBLAY
122. *L'Eucharistie et la question sociale* R. P. Léo BOISMENU, P.S.S.
123. *Le Canada minier* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
124. *Le Patriotisme.* Mgr LAFLECHE
125. *L'Apprentissage.* É. S. P.
- 126-127. *Notre problème agricole* Charles GAGNÉ
128. *Les Forces hydrauliques.* P. R. Pierre FONTANEL, S.J.
129. *L'Art ménager.* Abbé Arm. BEAUREGARD
130. *Le Domaine rural canadien* Georges BOUCHARD
131. *Les Paysans de France* Georges BOUCHARD
132. *La jeune fille et les œuvres de charité.* R. P. Adélar DUGRÉ, S.J.
- 133-134. *Pour et contre le tabac.* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
135. *Vers l'Émancipation économique* G.-E. MARQUIS
- 136-137. *Le Travail de nuit dans les boulangeries* XXX
138. *Expansion industrielle dans le Québec.* G.-E. MARQUIS
139. *Le logement et la santé* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
- 140-141. *Travailleurs inconnus, nos aveugles* Père Julien SENAY, S.J.
142. *L'Éducation de la Justice.* R. P. Louis LALANDE, S.J.
143. *Abolitionisme ou Réglementation.* R. P. J. SALSMANS, S.J.
144. *L'Actionnariat syndical* M. Max TURMANN
- 145-146. *Le Conseil national d'Éducation* C.-J. MAGNAN
147. *Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui* R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S.J.

Les numéros précédés d'un astérisque sont épuisés.